

HORIZONS LOINTAINS



PAGE 68, EN COLOMBIE, LA NATURE EST PACIFIQUE.

PAGE 74, L'ARGENTINE SUBLIME LA LUTTE DES GLACES.

PAGE 78, BUENOS AIRES BLUES.

PAGE 80, HONG KONG, L'ILLUSIONNISTE.

— REPORTAGE —

ICI, LA NATURE EST PACIFIQUE

Bien loin de Medellín et Bogotá, mégapoles enfiévrées, la province de Chocó joue les paradis au nord-ouest de la Colombie. Entre jungle et océan Pacifique, la nature apparaît grandiose, indomptable, généreuse. Même les baleines s'arrêtent, ici, pour souffler...



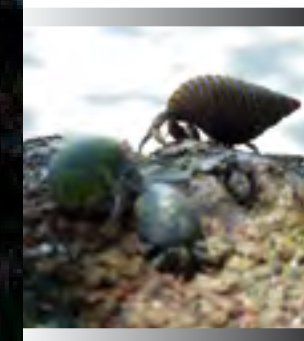
Par Diana Hernandez



© PHILIPPE LEGRAIN

La Colombie, pour le profane, ferait volontiers penser à une jolie boule à facettes scintillante à souhait. On la dit violente, elle apparaît chaleureuse. On l'imagine urbaine, elle se montre plus vraie que nature, furieusement naturelle, terriblement belle. Bref, la Colombie surprend. Surtout si on l'aborde du côté Pacifique.

C'est ici, à seulement cinquante minutes de vol de Medellín, que la biodiversité se dope au Chocó. Du moins, dans l'« éco-province » de Chocó, la biodiversité résiste pour le plaisir de quelques rares touristes amateurs de nature à l'air pur, façon immaculée conception. Pour l'instant, c'est encore vrai... Terrain de jeu : quelque neuf millions d'hectares dont une partie bordée par le Pacifique. À perte de vue, la jungle ou forêt tropicale humide, de celles qui attirent tant les convoitises ; même si 11 % du territoire colombien sont constitués d'espaces protégés (56 en tout), le pays perd, chaque année, 200 000 à 300 000 hectares de forêts. La province du Chocó est d'autant plus étonnante et précieuse qu'elle accueille un des écosystèmes les plus riches de la planète. Elle reçoit, par la ►





C'EST DANS LES EAUX CHAUDES ET REMUANTES DU PACIFIQUE, QUE VIENNENT SOUFFLER LES BALEINES ET S'ÉBATTRE LES DAUPHINS

► même occasion, dans les dix mètres de précipitations annuelles. Bottes en caoutchouc vivement conseillées avant de jouer les explorateurs.

L'aventure débute à Bahia Solano, seul aéroport du coin. Une piste rudimentaire, puis une route praticable et, enfin, sur une plage perdue, un écolodge pur et dur, El Almejal, petit paradis féérique, qui abrite une réserve naturelle, un jardin bio, une nursery pour tortues de mer et quelques volontaires adeptes des retraites vertes... Confort rudimentaire, mais communion facilitée avec les éléments. En l'occurrence, la terre et l'eau, salée ou douce. Le tout ponctué de repas bios. À ne pas manquer, la naissance des bébés tortues et leur remise à l'eau. Émotions garanties.

Sensations fortes également à quelques encablures de la côte sauvage. C'est là, dans les eaux chaudes et remuantes du Pacifique, que viennent souffler les baleines et s'ébattre les dauphins, à peine troublés par des pélicans stoïques; sans oublier pas mal d'autres volatiles épris de liberté et de grands espaces.

Un air de boue du monde

D'autant qu'ils ont les 545 km² du parc naturel d'Utría sous les ailes. Voire quelques voyageurs de passage, sans doute ébahis par la beauté de ce bras de mer immense qui conduit à l'entrée du parc. Sûrement ralentis par la boue omniprésente. L'entrée est matérialisée par un drôle d'endroit pour rencontres saisissantes, une auberge ►



L'écolodge El Almejal, à Bahia Solano.

© PHILIPPE LEGRAIN



Scène de la vie quotidienne à Nuquí.



► 100 % naturelle perdue sur le rivage d'une mer intérieure dont le calme contraste avec le grondement du Pacifique. Très peu d'électricité, pas d'eau chaude. « *Nous vivons au rythme des marées* », rappelle Miguel Antonio Barco, jeune responsable de cette partie du parc. Comme on y accède uniquement en bateau, tant mieux. Le lieu idéal pour déguster une agua de panela (eau de canne à sucre), histoire de prendre des forces avant d'aller crapahuter entre les palétuviers, dans la mangrove. Avec un peu de chance, on croisera les espèces de mammifères qui se plaisent bien dans la région : l'ocelot (chat sauvage), le guatin (gros rongeur), le cerf, le cochon de montagne, le renard, le paresseux. Sans oublier dans les 650 espèces d'oiseaux... En revanche, si on peut, mieux vaut éviter les

reptiles et les grenouilles vénéneuses du genre dendrobates. Peu de chances d'apercevoir les Indiens de l'ethnie Embera. Ces derniers, un millier, vivent, sinon heureux, du moins cachés. Le gouvernement, qui vante les vertus de l'écotourisme, tient à les « préserver », au même titre que leur habitat. On respire. Bonne nouvelle, le parc d'Utría, comme les 1300 kilomètres de la façade Pacifique, n'est pas près de rencontrer le succès de la côte Caraïbe colombienne, plus axée tourisme à grande échelle. Ici, la nature fait toujours la loi. Et, pour rejoindre les villes côtières, on se déplace uniquement en barque, si le temps le permet... Une bonne occasion de faire ami-ami avec les pêcheurs qui indiqueront les meilleurs endroits où surprendre

les baleines. Ceux qui n'ont pas le pied marin peuvent observer le ballet des cétacés depuis le rivage. Perchés dans le belvédère d'El Cantil, par exemple. Encore un écolodge, mais version chic. Trois bungalows, sept chambres, pas plus. Tout est bio, beau, le patron veille, frénétiquement écolo, amoureux d'une Colombie protégée et protectrice, idéale... Un dernier regard sur Nuquí, ville insouciant, nonchalante, authentique. Sans doute trop pour les touristes colombiens qui lui préfèrent Miami et ses plages bling-bling. « *"Nuquí Pacifico" est un produit à vendre aux Colombiens d'abord* », avoue un officiel. C'est donc le moment de s'y précipiter. Juste pour avoir une petite idée de ce que peut être un vrai bout du monde. PH. L

QUAND PARTIR ?

Le mois de mai est la période idéale pour observer les poissons volants. En septembre, place aux oiseaux migrateurs. De fin juin à octobre, les baleines entrent en scène. De janvier à mars, il fait beau. D'octobre à novembre, il pleut. Le climat est tropical, chaud ; température moyenne : entre 26 et 27 °C.

BONNES ADRESSES ET INFOS

elcantil.com, nuquipacifico.com, almej.com.co, diezhotel.com, colombia.travel

REPORTAGE





Le Perito Moreno, proche d'El Calafate.

© PHILIPPE LEGRAIN



Navigation entre les glaces du lac argentine.

Bonne nouvelle : la Patagonie ne se résume pas à un terrain de jeu pour chanteur à voix tonitruante et herbivores grassouillants. Cette région légendaire aux allures de bout du monde se montre idéale pour le voyageur en quête d'envoûtement, plénitude et autres émotions à caractère existentiel.

Côté argentin, on dispose de 1140532 km² pour folâtrer sans risque de déranger : 3,8 habitants au km², et c'est tout. Ici, plus de chance de croiser un touriste qu'un autochtone. Car la Patagonie, comme l'Argentine, en général, est à la mode. Premiers fans : les Argentins eux-mêmes. Il est donc fréquent que les vols intérieurs entre Buenos Aires et El Calafate, comme les « Buenos Aires-Ushuaia », soient pris d'assaut le week-end. Trois heures vingt, seulement, pour atteindre un nirvana bleuté, on aurait tort de s'en priver. Et puis, dans cette hémisphère où tout s'inverse, il faut aller vers le Sud pour trouver des glaciers millénaires et des lacs parsemés d'icebergs. Furieusement singulier, donc tendance.

En plus, certains noms font encore rêver. En l'occurrence, Ushuaia, la ville la plus australe du monde, perdue

au milieu d'une immensité difficilement imaginable pour un piéton normalement constitué ; à apprécier, notamment, vue d'avion. La démesure, version argentine, ne doit rien à l'homme qui tend soudain vers l'infiniment petit. Pour s'en convaincre, il suffit d'une simple balade dans le parc national des Glaciers (situé à cinquante kilomètres d'El Calafate). Prévoir dix-sept euros pour l'entrée. Une somme ridicule comparée aux sensations ressenties lorsque le premier glacier apparaît à l'horizon. De loin, le Perito Moreno semble énorme. De près, c'est un monstre de cinq kilomètres de large, un monument qui s'élève à la gloire d'une glace, ni complètement blanche ni vraiment éternelle.

Une beauté terrifiante

En fait de blanc, c'est le bleu qui prédomine. Des arêtes couleur azur enchevêtrées, terrifiantes, des aiguilles aux reflets saphir, plus grandes que des cathédrales, se dressent jusqu'à soixante mètres au-dessus du lac. Évidemment, on se presse pour admirer le glacier. Un parcours à base de passerelles et d'escaliers métalliques a été aménagé face au géant, avec terrasses

accueillantes, points de vue multiples, histoire de ravir les photographes. Parfois, certains ont la chance, depuis leur belvédère, de voir un pan de Perito Moreno s'effondrer ; le glacier avance de trois mètres par jour... Les plus courageux iront communier avec la glace le temps d'un minitrek (90 euros environ pour deux heures). Moins chère – dans les 8 euros –, mais aussi exaltante, la croisière. Une heure d'extase absolue.

La réalité bizarrement augmentée

Il en est une autre, féérique, plus longue, qui mène au glacier Upsala en passant par l'immense (1500 km²) lac Argentine, le lago Argentino. Juste le ciel, encore un ton de bleu, le minéral dans tous ses états et l'eau glacée, déconseillée pour la baignade, mais d'une couleur laiteuse en harmonie avec le ciel – « le dulce de glaciér », comme disent les Argentins. C'est aussi beau qu'inhospitalier, à la limite de l'inhumain.

La vedette chauffée avec plage arrière ouverte à tous les vents se fraie un passage entre les icebergs détachés des glaciers, les petits et les gros, jeunes ou vieux aux reflets bleu profond, eux aussi. Autour, les

montagnes à perte de vue. Cap sur l'estancia Cristina, ancienne exploitation agricole devenue musée-hôtel-restaurant, îlot de vie fragile et anachronique, presque incongru, si minuscule face à la cordillère des Andes qui émerge des nuages. Séquence contemplation, puis direction l'Upsala : quelques kilomètres de piste en véhicule tout-terrain, deux ou trois précipices vertigineux, on ferme les yeux, une petite marche, pour conclure, sur un sol mystérieusement lisse qui a vu passer et glisser pas mal de glaciers et, enfin, au-delà d'un à-pic interminable, l'Upsala, merveilleux, à la limite du concevable (pour un urbain). En tout cas, plus vaste que Buenos Aires. La glace culmine à plus de soixante-dix mètres de la surface du lac turquoise ; on dit qu'elle plonge à plus de quatre cents mètres de profondeur. Mais les chiffres ont peu d'importance, il faut se laisser happer par l'immensité, s'amuser avec les perspectives devenues folles sans tenter de calculer. Si le vent le permet. Et, en retraversant le lago Argentino, alors que l'estancia disparaît, on pourra mettre autant de mots que l'on veut sur les images d'une réalité bizarrement augmentée.

PH. LEGRAIN

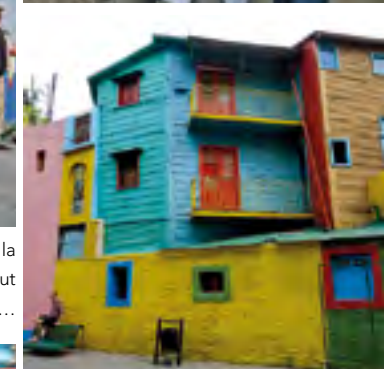
REPORTAGE

BUENOS AIRES BLUES



Buenos Aires mêle, avec malice, nostalgie et gaîté, richesse et pauvreté, passé et réalité. On dirait même l'Europe, dans une autre dimension...

© PHILIPPE LEGRAIN



La Casa Rosada (Maison Rose), siège du pouvoir, est située au centre-ville, à Monserrat, face à la place de Mai. 9 de Julio, 140 mètres de large, la plus large avenue du monde... La Boca peut aussi être ultratouristique. La place de Mai (en bas à droite) s'est muée en « espace détente »...

Un pilote franchement ibère, peroxydé et fier de l'être, met les gaz. Décollage, nuages, l'Argentine disparaît, quelques dernières gouttes sur Buenos Aires. Doit-on rire ou pleurer? Rire de l'avoir vue si belle. Pleurer de la quitter si vite, en Airbus vrombissant et turbulent. Peur de perdre si tôt ce que l'Argentine transmet, ce que Buenos Aires émet et qu'on aime déjà éperdument. De la Terre de Feu jusqu'à Buenos Aires, on s'est pris à jongler avec les notions de proximité et de bouts de monde qui, mis bout à bout, font tourner la tête. Un verre de vin argentin et la Terre n'est plus ronde. À Buenos Aires, en tout cas, on aime brouiller les cartes sur un air de tango entêtant. Traverse-t-on Barcelone, Madrid, Naples, une avenue haussmannienne de Paris, un quartier bobo de Copenhague? Dans la capitale argentine, caléidoscope géant, on ressent un sentiment de familiarité ponctué de profondes bouffées de déracinement. Le tout sur fond de romantisme matiné d'effervescence. Et vice versa...

Buenos Aires, l'homérique latine, semble évoluer dans une autre dimension. Au pied d'un palais présidentiel tout rose, la place de Mai. Les « folles » ne tournent plus. Désormais, on visite. Certains revendiquent. Non loin, le musée du Bicentenaire permet de réfléchir. Au sens de la destinée, du pouvoir, de l'Histoire – de Juan Perón et Evita, aux dictatures en passant par Carlos Menem, Néstor Kirchner, Cristina Fernández de Kirchner... – des trois réunis. Retour à l'air libre. À Buenos Aires, dix fois plus vaste que Paris, l'air respire et inspire la liberté. La crise est passée, on en devine encore les traces, mais la ville semble se reconstruire à chaque coin de rue, quartier (barrio) par quartier. De La Boca, lieu trouble, canaille et bigarré qui s'enfièvre à l'ombre de son stade mythique, à Palermo, écrin chic affichant la plus grande densité de psychanalystes au monde et métamorphosé en centre de mode, la mégapole au quarante-huit barrios alterne le meilleur et le pire sans prévenir. La « zona turistica » abrite quelques perles : l'ultrachic Recoleta, au nord-est, le très vert Palermo, au

nord, et ses petits paradis cultivés, Puerto Madero ressuscité sur les rives du Rio de la Plata, San Telmo, berceau du tango, le Centro, Monserrat, berceau de la ville, quartier central et historique... On dit parfois que Buenos Aires a inventé la nostalgie. Il faut s'en imprégner, marcher, ressentir... Pour mieux revenir un jour. PH. L.

DORMIR À BUENOS AIRES

Hôtel Panamericano, www.panamericano.us
Bien manger, Puerto Madero, La Cabaña.

DORMIR À EL CALAFATE

Hôtel Casa Los Sauces, www.casalossauces.com

Y ALLER

Air Europa propose 4 à 5 vols par semaine via Madrid. Net : www.aireuropa.com

